MISSIONS

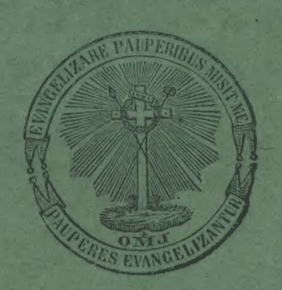
DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

VINGT-SEPTIÈME ANNÉE

N° 107. — SEPTEMBRE 1889



PARIS
TYPOGRAPHIE A. HENNUYER
RUE DARCET, 7
—
1889

MISSIONS ETRANGÈRES

VICARIAT D'ATTABASKA-MACKENZIE.

MISSION DE LA PROVIDENCE.

LETTRE DU R. P. LECORRE A UNE BIENFAITRICE DE SA MISSION.

Bien chère Madame,

Me voici enfin dans ma chambrette, après une journée laborieuse, et, tandis que mes Frères vont prendre quelques heures de repos, je vais profiter du calme et du silence de la nuit pour m'entretenir quelques instants avec vous. Voulez-vous d'abord que je vous fasse faire le tour de mon petit appartement? Ce sera vite fait quant aux dimensions; pas si vite, si nous voulons examiner une à une les immenses richesses qu'il renferme et qui sont de nature à exciter votre intérêt ou votre curiosité.

Et tout d'abord : salut et hommage profond à la Croix, qui occupe la place d'honneur sur ma table. La Croix : voilà l'inséparable compagne du missionnaire dans ses voyages, et aussi dans sa solitude, quand surtout il n'a pas le bonheur de posséder par l'Eucharistie Celui-là même qui l'a arrosée de son sang. La Croix : voilà un des signes qui distinguent ici les catholiques des protestants; et, pour le dire sans détour, je suis désolé de n'en avoir plus à distribuer à mes chrétiens. Que de demandes m'ont été faites depuis le printemps dernier, et par combien de refus j'ai dû y répondre! Ces pauvres sauvages, en effet, à courir les bois comme ils le font, perdent souvent leurs emblèmes religieux, croix et cha-

pelets, et cependant ils tiennent beaucoup à orner leur poitrine de ces talismans du ciel. Je serais donc très heureux, madame, que l'Œuvre Apostolique nous fît un envoi de ces deux articles spécialement, en observant que les croix fussent d'une bonne grandeur et les chaînes solides. Pas de médailles : nous en avons assez, et pour longtemps.

A propos de croix. Je viens de visiter tout à l'heure un vieux sauvage de la tribu des Esclaves, qui est venu se faire soigner auprès de nous. Il s'est presque brisé l'épine dorsale en tombant sur la glace. Eh bien ! vous l'entendriez vous raconter l'accident et vous dire combien il souffre; mais, pas une plainte ni un murmure! Je vais le traiter à l'arnica ; mais, avant tout, je lui fais baiser ma croix d'Oblat et lui fais faire sa prière devant elle : c'est là qu'il trouve force et résignation.

Nous possédons une belle portion de la vraie Croix, dont le culte est une des grandes dévotions de nos Sœurs de charité; et tous les vendredis je l'expose, au couvent, pendant la messe et le chant de l'*O Crux, ave.*

Bien peu de nos pauvres sauvages ont l'avantage de dormir à l'ombre de notre Croix de cimetière ; la mort les surprend, la plupart, bien loin de nous ; et ainsi, tout ce vaste pays du Nord devient leur cimetière à eux.

A côté de mon beau crucifix, voici une petite image de ma Bonne Mère du ciel ; souvenir bien modeste mais bien cher, par la pensée qu'il exprime, de mon dernier séjour en France. C'est elle qui m'a accueilli, qui m'a souri et, plus d'une fois, fortifié dans mon cher petit appartement de Vannes, alors que je passais quelques heures, à peine quelques jours, en famille et que, joyeux et reconnaissant, je déposais à ses pieds les mille et mille souvenirs de bienfaisance et de générosité recueillis dans mes longues tournées de quête. Voilà pourquoi

j'aime encore à l'avoir sous mes yeux, si loin de ma bien-aimée famille et de vous tous, bienfaiteurs et bienfaitrices vénérés.

Oh ! si nos voisins les Anglais, si nos frères séparés, pour la plupart si honnêtes et si complaisants envers nous, pouvaient un jour s'associer à la famille de la Mère de Dieu ! En attendant, nous avons pu grouper déjà quelques enfants sous sa bannière. Nos filles les plus sages et les plus pieuses sont reçues dans la Congrégation des Enfants de Marie. Espérons que ce petit monde propagera la foi et entretiendra la piété au sein de notre population. C'est dans la chapelle des Enfants de Marie, à l'intérieur du couvent, que j'ai placé la belle statue de Notre-Dame de Lourdes, échappée au pillage des Cris insurgés. Quelle radieuse apparition, même au point de vue de l'art, au milieu de nos contrées désertes, où la femme était auparavant si dégradée ! Si vous avez quelques belles grandes images de la sainte Vierge, veuillez bien nous en consacrer quelques-unes, car nous n'en avons presque plus.

Puis, vous voilà bien représentées, vous, mesdames, tant occupées de bonnes œuvres, par cette noble dame française dont la photographie orne le premier rayon de ma bibliothèque. Sous l'inspiration du plus généreux dévouement au service des pauvres et des malades, elle est devenue la fondatrice des Sœurs de la Charité en Canada, et son nom est à Rome, en ce moment, pour obtenir l'auréole des saints : c'est madame d'Youville, née de la Jemmerais. Encore une fois, c'est bien le type et le cœur généreux de la femme française ! Or, la petite colonie de ses chères Filles, qui partage ici notre apostolat, est tout à fait digne de cette bonne Mère.

Daignerez-vous, maintenant, jeter un coup d'œil sur ma petite bibliothèque. Je dis *ma*, ce qui est peu reli-

gieux ; mais c'est uniquement par opposition à *notre* grande bibliothèque de communauté. Celle dont je parle est à l'usage particulier du supérieur. Il y a là un peu de tout : de la théologie, de l'histoire, de la médecine, des sciences physiques et mathématiques. Il y a surtout du *dépareillé* et du *déchiré*, qui rappelle la rage destructive des sauvages en révolte ; des tiers et des quarts de volumes, tout souillés de boue et pleins de moustiques écrasés entre les feuillets. Moi qui comptais me délecter et nourrir ma mémoire dans la lecture de ces beaux ouvrages, collectionnés d'ici et de là en notre cher pays de France, me voilà réduit à considérer avec douleur ma pauvre bibliothèque particulière devenue une vraie ambulance de blessés et d'amputés. J'ai encore eu le bonheur de retrouver l'autre jour, dans la neige, un de ces infortunés ouvrages, que je croyais au fond de l'eau. Voici son histoire :

Nous étions tous, mes Frères et moi, allés en esquif à la recherche d'une génisse, égarée depuis l'été dernier. Nous savions qu'elle était dans une des îles du fleuve, et la consigne était de la tirer à balle, si on pouvait l'approcher, car elle était devenue sauvage comme l'animal de la forêt. Pour ma part, au lieu de fusil, j'avais apporté dans mon sac de voyage le bel ouvrage de Mgr Gay, *Conférences aux mères chrétiennes;* j'avais l'intention de m'asseoir à l'abri de quelque bosquet, et de puiser dans ce riche répertoire des pensées pieuses pour les entretiens de la retraite que j'allais bientôt donner au couvent.

Mais les péripéties de la chasse réclamèrent mon concours, et Mgr Gay rentra dans le sac, jusqu'au jour où la chance me ferait plus de loisir.

Non seulement l'animal échappa à toutes nos poursuites et aux balles meurtrières qui devaient lui porter

la mort, mais bientôt nous dûmes songer nous-mêmes à notre propre salut, mis en danger par un ouragan furieux qui s'éleva soudain. Rien n'égale la violence de cette rafale : les arbres morts et les branches vives tombaient autour de nous comme les feuilles d'automne, et l'écume volait en vapeurs à la crête des vagues sur toute la surface du fleuve. Rester dans l'île n'était pas prudent, gagner le rivage dans notre frêle esquif n'était pas sûr.

Cependant, nous n'avions pas de temps à perdre : la nuit pouvait nous surprendre, et chaque moment de retard aggravait le danger de la situation. Des glaçons flottants, qui s'entrechoquaient dans tous les sens, pouvaient nous briser ou nous faire chavirer cent fois, surtout au milieu des ténèbres.

Nous prîmes donc, un peu précipitamment, le parti de monter en canot et de rentrer à la mission, nous confiant à la garde de Dieu. Nous fûmes, en effet, enveloppés des ombres de la nuit et cernés par les glaces avant d'avoir touché au rivage ; mais nous n'en étions plus qu'à 100 mètres, et l'eau, à cet endroit, avait peu de profondeur. Nous descendîmes alors sur ce fond mobile et glissant, pour tirer notre embarcation jusqu'à la terre ferme. Pour moi, il était temps ! Je crus que mes pieds, engourdis par le froid, allaient me refuser tout service ; je laissai là armes et bagages et je courus, en trébuchant, chercher un peu de chaleur dans le mouvement de mes membres glacés.

Quand tout fut rentré dans le calme et dans l'ordre, hélas ! Mgr Gay n'était plus là : le sac qui contenait le précieux volume avait disparu, tombé dans l'eau, sans doute, pendant la manœuvre? Non, heureusement ! Un de nos chiens, se prévalant, peut-être, du droit d'épaves et croyant avoir trouvé un trésor, l'avait ra-

massé sur la grève et mis en lieu sûr, au sommet de la côte, où je l'ai retrouvé plus tard.

Cette aventure m'en rappelle une autre plus sérieuse, qui nous a mis, il y a quelques semaines, à deux doigts de la mort. Laissez-moi vous raconter cette petite anecdote de ma vie de pêcheur; car il s'agit de pêche, notre grande ressource et notre grande préoccupation pour le long hiver de ces froides contrées.

Comme la pêche des environs de la mission menaçait de ne pas nous fournir des provisions suffisantes, nous allâmes tenter la fortune en amont du fleuve, à l'embouchure d'une rivière qu'on appelle la Rivière-aux-Castors, affluent du Mackenzie, qui descend de cascade en cascade sur le flanc des montagnes. C'est là que, pour un mois, nous avons planté notre tente : vraie tente d'Israël, où le Roi des rois daignait descendre chaque jour et où les Indiens de passage faisaient une halte pour murmurer un mot de prière. La pêche s'annonça abondante dès les premiers jours, et, grâce au dévouement des deux bons Frères qui m'accompagnaient, au bout de la huitaine nous avions une charge de grand esquif : 3 000 poissons, tant brochets et carpes que poissons blancs. Me voilà donc parti, avec cette cargaison, au courant du fleuve, en route pour la mission ; deux de mes Indiens étaient aux rames.

C'était à la tombée de la nuit, une légère brise vint enfler notre voile, et l'on chantait. Mais le fleuve, d'une largeur de 2 lieues en cet endroit, ne tarda pas de nous envoyer de grosses houles par le travers, signe précurseur d'une agitation orageuse. La brise, en effet, augmenta; bientôt elle souffla en tempête et la nuit nous enveloppa de ténèbres. Nous n'entendions plus que le hurlement de l'orage; notre direction devenait incertaine; le mât fléchissait et menaçait de se briser ; j'avais peine

à maintenir, droit à la lame, le bras du gouvernail et nous commencions à embarquer des paquets d'eau, dont mes jeunes gens ne suffisaient plus à vider l'embarcation. Tout en continuant de lutter contre la fortune, j'essayais de me rapprocher du rivage ; mais les rives du fleuve, en cet endroit, sont plates et hérissées de rochers à fleur d'eau. Presque sans espoir, nous sondions du regard l'obscurité de la nuit, pour tâcher de découvrir au milieu des écueils quelque baie de refuge ; en même temps, nos âmes troublées imploraient le secours du ciel par une prière ardente. Tout à coup une lame énorme déferle par dessus bord. Un seul cri s'échappe de nos poitrines : « Mon Dieu ! » L'esquif avait disparu un instant, mais la voile resta pleine et droite. Nous avions de l'eau jusqu'à la ceinture et notre poisson s'en allait au gré du courant. Cependant, grâce au vent qui soufflait dans la voile et qui nous imprimait un mouvement rapide, l'embarcation se maintenait à fleur ; nous travaillâmes à l'alléger en abandonnant à l'eau toutes les *broches* de poisson encore engagées sous les bancs. Ce travail dura au moins deux heures, et nous commencions à nous geler ; il fallait atterrir coûte que coûte. L'esquif venait de toucher sur un écueil et y restait échoué ; chaque flot passait par dessus. Je sautai le premier dans le fleuve et l'un de mes jeunes gens suivit cet exemple ; nous avions de l'eau jusqu'aux aisselles, et, comme les vagues furieuses nous soulevaient, nous nous donnions la main pour nous soutenir et nous diriger plus sûrement vers le rivage, qui n'était plus qu'à une cinquantaine de brasses. Mais, hélas ! l'eau devint profonde et nous perdîmes pied ; ni l'un ni l'autre ne savions nager ; d'ailleurs ma soutane, devenue d'un poids énorme, eut paralysé tous mes mouvements ; le salut était encore dans l'esquif, et nous pûmes le re-

joindre, transis plus que jamais, mais non découragés : la terre était si près, et le bon Dieu du missionnaire m'avait tant de fois protégé ! Un coup de vent plus furieux fit bondir l'embarcation et nous rapprocha encore du rivage. Cette fois nous prîmes pied définitivement et laissâmes notre esquif à 20 mètres de la rive, ballotté au gré des flots et des vents.

Mais voici qu'une nouvelle anxiété vint m'assaillir. Comment allons-nous échapper au froid ? Comment faire du feu, nos allumettes ayant pris un bain comme nous et tout ce que nous avions sur nous ? La prévoyance de l'Indien nous sauva en cette circonstance. Un de mes deux compagnons avait eu la précaution de tenir quelques allumettes au-dessus de l'eau, bien enveloppées dans un coin de sa chemise. Un quart d'heure après notre atterrissement, flambait un bon feu, et, tout autour, déployés et suspendus aux branches de saules, séchaient nos habits et nos couvertures, sans en excepter ma soutane. A deux genoux, nous remerciâmes Dieu de sa protection toute puissante dans le danger auquel nous venions d'échapper; deux poissons rejetés sur la grève firent notre souper, après quoi nous récitâmes le chapelet en commun et la prière du soir.

A peine eûmes-nous fini, que la pluie commença et nous obligea de chercher un abri sous nos couvertures toutes trempées.

Oh ! qu'elle fut longue encore pour moi cette nuit passée sous une pluie battante et glaciale, dans une couverture mouillée, à quelques mètres de notre embarcation que j'entendais se heurter contre les récifs à chaque retour de la vague, l'esprit préoccupé de l'inutilité de nos efforts et de nos fatigues pour la subsistance de nos trente et quelques petits orphelins !

Dès l'aube du jour nous fûmes debout ; la pluie con-

tinuait, mais le vent avait changé et nous résolûmes, si l'esquif était encore en état de servir, de remonter à la voile vers notre point de départ. L'embarcation fut vidée, et, par bonheur, nous constatâmes qu'elle n'avait aucune voie d'eau. Tout grelottant et le ventre creux, car, la veille, je n'avais pu avaler une bouchée de ce poisson que la bonne Providence nous avait servi, tant j'avais le cœur serré, je repris la barre du gouvernail et, à pleine voile, nous revînmes vers nos Frères. Ceux-ci s'étaient bien douté de quelque malheur ; aussi, dans la joie de nous revoir, ils ne savaient que répéter leur perpétuel refrain : « Qu'importe le poisson! Vous êtes sauvés, nous n'avons qu'à bénir le bon Dieu. »

Le bon Dieu, en effet, nous donna encore du poisson en remplacement de celui que nous avions perdu, et je fus plus heureux en l'amenant, par deux fois, à la mission : 2 000 pièces chaque fois. Avant la fin du mois, cette pêche nous avait procuré 12000 poissons, c'est-à-dire à peu près de quoi nourrir notre monde pendant les sept mois d'hiver. Seulement, ce poisson, suspendu à l'air pour être gelé, a subi longtemps une température trop douce, et son odeur attire les corbeaux, contre lesquels nous avons de la peine à le défendre.

Voilà mon anecdote à propos de mon volume retrouvé. Elle est un peu longue, mais elle vous fait connaître les soucis et les tribulations d'un *père de famille*.

Continuons le tour de ma chambre. Voici ce que, dans le pays, on désigne sous le nom de « cassette » ; en France, nous dirions « valise ». C'est l'une et l'autre à la fois. C'est la « valise » qui a fait avec moi son tour de France et presque son tour du monde ; c'est la « cassette » qui a renfermé, pour cette chère mission, les trésors du sanctuaire : calices et ciboires d'or et d'argent apportés de France. A cette heure même, emplie comme

elle est du trousseau nécessaire au missionnaire des pays froids, elle me rappelle la générosité et la délicatesse de nos Œuvres Apostoliques, le travail et l'économie de nos bonnes Sœurs de Charité, non moins que leur industrie ingénieuse, car elles trouvent toujours moyen de faire servir aux orphelins et aux sauvages ce qui ne peut plus servir aux Pères ou aux Frères; le vieux devient du neuf sous leurs doigts de fées et grâce à leur sagacité prévoyante. Oh! comme leur charité sait tirer parti, pour les pauvres mal vêtus, des coupons d'étoffes ou des confectionnés que vous nous envoyez! Quelle économie sur les achats que nous sommes obligés de faire annuellement en Angleterre ou en France!

A propos de valise, je ne puis oublier le don précieux de ce genre qui m'a été fait par l'Œuvre Apostolique de Paris, sous forme d'une charmante petite chapelle de voyage. Comme c'est commode! et combien je remercie du fond du cœur ces bonnes dames de l'Œuvre!

Une scie mécanique à découper du bois a également sa place dans ma chambrette. C'est un instrument qui m'a suivi de Montréal; il a fait déjà de très jolies choses pour la chapelle du Sacré-Cœur et, tous ces jours-ci, je lui donne encore à découper deux belles niches pour les statues du Sacré-Cœur et de Notre-Dame de Lourdes. J'espère, par ce moyen, faire un vrai bijou de cette chapelle du couvent. En travaillant ainsi, à mes heures de loisir, j'espère voir se réaliser pour moi ce qu'un bon monsieur de France me disait pour lui-même, en m'offrant des linges d'autel et des vases sacrés : « Si je loge bien Notre-Seigneur sur la terre, il me logera bien dans le ciel. »

Je m'arrête là pour cette fois, chère madame; autrement ma chambrette deviendrait une salle de pas perdus.

A ce moment, le vent souffle avec violence et sou-

lève des tourbillons de neige. Je vais donner mon cœur à Dieu et me jeter sur mon grabat. J'y dormirai mieux que dans les huttes souterraines des Esquimaux, où j'ai passé tant de nuits sans sommeil; mais où j'ai eu la consolation de baptiser tant de pauvres petits, hélas! aujourd'hui abandonnés, faute de missionnaires.

En me recommandant, moi et ma chère petite famille de la Providence, à vos bonnes prières et à votre charité, en vous remerciant aussi avec vive reconnaissance de votre générosité,

Je me souscris, chère madame, votre très humble et très dévoué serviteur,

LECORRE, O. M. I.

VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

MISSION DE STUART'S LAKE.

LETTRE DU R. P. MORICE AU R. P. DE L'HERMITE, ASSISTANT GÉNÉRAL.

New-Westminster, le 1er juillet 1888.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Sur le point de retourner dans ma lointaine Mission du lac Stuart, je crois ne pas pouvoir mieux employer les quelques heures qui me restent à passer ici, qu'en vous faisant part de ce qu'il m'a été donné de voir et d'admirer chez les sauvages de ce district de New-Westminster.

Il y a six ans que je quittai ce pays. Depuis ce temps, que de changements se sont opérés! Là où les cèdres de la forêt s'étalaient en maîtres et semblaient défier la main de l'homme, de petites villes aux allures coquettes et prétentieuses ont surgi comme par enchantement. A